

# **PASSAGES**

## ***Propos d'ouverture de la Journée d'Étude sur l'Éphémère dans l'art (Université Catholique de Lyon, 5 mai 2023)***

*Dominique Vinay\**

**Abstract:** Ces pages explorent le thème de l'éphémère dans l'art, en analysant comment les œuvres d'art, malgré leur fragilité et leur caractère transitoire, parviennent à interroger le sens du temps humain. De l'ambivalence historique envers l'éphémère, en citant des auteurs classiques comme Horace et Ovide, et la tradition biblique qui oscille entre l'éternité et la fragilité de l'œuvre, jusqu'à la contemporanéité qui voit une fascination pour la création éphémère, intégrant la mort dans la matière et assumant la contradiction de créer quelque chose de significatif dans un support fugace. Cette réflexion interroge l'éphémère dans l'art, en reconnaissant la beauté des œuvres transitoires et la sagesse qui découle de l'acceptation de leur fugacité.

**Keywords:** éphémère ; art ; fragilité

\* [dvinay@univ-catholyon.fr](mailto:dvinay@univ-catholyon.fr)

**Abstract :** This paper explore the theme of ephemerality in art, analyzing how works of art, despite their fragility and transience, manage to question the meaning of human time. From the historical ambivalence towards the ephemeral, citing classical authors like Horace and Ovid, and the biblical tradition that oscillates between the eternity and fragility of the work, to the contemporaneity which sees a fascination for ephemeral creation, integrating death into matter and assuming the contradiction of creating something significant in a fleeting support. This reflection questions the ephemeral in art, recognizing the beauty of transitory works and the wisdom that comes from accepting their fugacity.

**Keywords:** ephemerality; art; fragility

D'hier à aujourd'hui, les critiques sont partagés. Peut-être l'étaient-ils davantage jadis, quoiqu'à notre époque où le mirage de la consommation recule peu à peu devant la nécessité de faire durer, la question conserve sa pertinence. Carlo Ossola la formulait en ces termes : « L'œuvre, la création artistique, est-elle faite pour dépasser la mort et conjurer la fin par une mémoire persistante, ou bien, comme le suggère le mot même de *création*, pour susciter la "palpitation du vivant" ? »<sup>1</sup>. Touche-t-elle son public par sa propension à fixer durablement ne serait-ce qu'une étincelle de la vie qui passe, ou de célébrer, dans sa touchante fragilité, la flamboyance qui illumine, s'efface, s'évanouit? Désir de faire converger l'évanescence et le durable, de rendre hommage à l'éphémère, de témoigner du passage. À sa manière, l'art questionne le sens du temps humain. Advenue aujourd'hui, cette quête du temps saisie par l'œuvre d'art implique de prendre en compte le rapport à la fragilité mise en scène par l'artiste, comme dans la photographie de ce flocon de neige capté sur le vif par le photographe italien Nicola Giuseppe Smerilli<sup>2</sup> : cristal du ciel, rond et parfait, destiné à fondre au moindre réchauffement ; voyageur d'un jour croisé au-dessus des nuages, surplombant la mer, étranger à la clameur du monde. Que cette photographie fascinante inaugure, comme un rêve familier, les réflexions sur l'*Éphémère dans l'art*. Et que ces pensées, tel cet éclat de glace, aient la grâce de passer et de fondre comme une neige au soleil.

Cette journée d'études sur l'*Éphémère dans l'art* veut interroger, à travers des œuvres à la vulnérabilité assumée, la manière dont l'art aborde la relation au temps. Une question fort ancienne mais qui dans le contexte actuel, à l'ère de l'anthropocène, résonne tout autrement. L'humanité imagine désormais la possibilité d'un univers dépeuplé de vies humaines. Historiens et environnementalistes s'en émeuvent, et pas seulement eux : écrivains, créateurs, cinéastes, scénaristes du jour d'après également, à l'enthousiasme crépusculaire ; et les jeunes, surtout. Cette donnée prévisible depuis la nuit des temps, mais sans cesse nouvelle pour celui qui la vit, déplace notre regard. Par un effet d'écho, les artistes qui créent des œuvres appelées à disparaître envisagent, symétriquement, la possibilité d'un art présent/absent, marqué par la disparition subite ou progressive des œuvres. Les artistes de l'éphémère,

---

1 C. Ossola, « Susciter du vivant. Le roman icône », *Littératures modernes de l'Europe néolatine*, Open Edition Journals, 2008, pp. 819-20.

2 Cf. Giuseppe Nicola Smerilli, *Photographie d'un flocon de neige*, cette photographie saisissante ouvrait un article de C. Ossola, « Paradigmes pour une métaphorologie. II : mots de glace et de neige », *Littératures modernes de l'Europe néolatine*, Open Edition Journals, 2018, p. 431. Elle méritait de revivre.

sculpteurs de glace et adeptes du *landart*, pyrotechniciens d'un soir ou nomades musiciens qui n'enregistrent rien, en jouent, et explorent la beauté dans la finitude. Une aura unique loge dans la métamorphose de la matière, dans l'instant de vie sur le point de s'éteindre. Les rencontres sont précieuses d'être brèves et fragiles<sup>3</sup>. Andy Goldworthy<sup>4</sup>, Christo<sup>5</sup> dont *The Floating Piers* flottaient sur le lac d'Iseo (« Vous marcherez sur l'eau », promettait-il<sup>6</sup>), et tant d'autres artistes ont fait de la fugacité, un projet artistique, une poésie conçue pour s'effacer. Certains ont pu la pousser dans ses retranchements tapageurs, notamment à l'occasion de performances inédites. Lorsqu'en décembre 2019, à foire d'Art Basel à Miami, l'artiste italien Maurizio Cattelan exposa sa célèbre banane — un fruit bien mûr, bien jaune, accroché à la cimaise grâce à un fort ruban adhésif gris argent, lequel formait une belle oblique avec le fruit. Il en demanda 120 000 dollars, et les a obtenus. Le soir même, l'ayant décollée du mur, elle fut mangée en public. Une disparition consommée. L'œuvre s'appelait *Comedian*.

En remontant jusqu'à l'Antiquité, on sait combien les auteurs classiques ont pu entretenir une forme d'ambivalence à l'égard de l'éphémère dans l'art. Un abîme sépare de la nôtre leur vision théorique à cet égard, mais le cadre était posé. Pour Horace par exemple, l'œuvre monumentale avait pour raison d'être sa capacité à résister à 'la fuite des temps', dans une matérialité durable, conservatrice d'éclats de vie :

J'ai achevé un roman plus durable que l'airain, plus haut que la ruine royale des pyramides. La pluie ne rongera pas mon œuvre, l'impétueux Aquilon ne pourra la détruire, pas plus que l'innommable suite des années et la fuite du temps. Je ne mourrai pas tout entier et la majeure partie de moi-même évitera Libitine. Je grandirai, toujours rajeuni par les louanges de la postérité, tant que le Pontife montera au Capitole, accompagné par la Vierge silencieuse.<sup>7</sup>

Conception extraordinaire de l'œuvre et de sa capacité à survivre à son créateur, à tendre vers l'éternité. Aux antipodes d'Horace, Ovide célèbre en

---

3 L. Denizeau (dir.), *L'Essentiel dans le presque rien*, Profac, Lyon 2013.

4 <https://andygoldsworthystudio.com/>

5 <https://christojeanneclaude.net/life-and-work/>

6 Projet à l'origine du documentaire *Walking on water*, dir. Andrey Paounov, Kotva Films, USA, Italie, Bulgarie 2018.

7 Horace, *Œuvres*, tr. fr. par F. Richard, Garnier-Flammarion, Paris 1967, pp. 106-107. Cité après C. Ossola, « Susciter du vivant. Le roman icône », *Littératures modernes de l'Europe néolatine*, cit., p. 820.

Pygmalion le souffle de vie qui donne chair aux contours inertes de la statue de marbre. Créer la chair à même la pierre, et sacrifier celle-ci au profit de la vie, implique un idéal de l'art ordonné vers la disparition de l'œuvre, au bénéfice de son paradoxal accomplissement :

Cependant, grâce à une habileté merveilleuse, il réussit à sculpter dans l'ivoire blanc comme neige un corps de femme d'une telle beauté que la nature n'en peut créer de semblable et il devint amoureux de son œuvre. (...) De retour chez lui, il approche sa bouche, tandis que ses mains tâtent sa poitrine ; à ce contact, l'ivoire s'attendrit. (...) L'amant reste saisi ; il hésite à se réjouir, il craint de se tromper (...). C'était un corps vivant : les veines battent au contact du pouce.<sup>8</sup>

Les veines battent la mesure du temps. En changeant la matière dure en chair douce et palpitante, Pygmalion est l'archétype de l'artiste du vivant, celui qui renonce à la durabilité pour susciter le souple dans la fuite du temps. Plus d'éternel, mais de l'évanescence.

Sur un autre versant culturel, biblique cette fois, la littérature est vaste qui insiste à son tour sur cette ambivalence entre l'idéal artistique d'éternité et l'œuvre fragile, vouée à la destruction. En *Genèse*, l'épisode mythique de Babel met en scène l'effondrement de la tour, rapprochant orgueil et durabilité<sup>9</sup> ; Moïse consigne la loi sur des tables de pierre écrites des deux côtés, dures et définitives, mais qu'il brisera au pied du Sinaï<sup>10</sup>. Ailleurs, dans les *Proverbes* et les *Psaumes*, l'écriture sur pierre laisse place à un autre lexique, « les tables de ton cœur »<sup>11</sup>, et plus loin encore, dans le *Nouveau Testament*, au « verbe fait chair »<sup>12</sup> devenu « pain vivant »<sup>13</sup>, et un livre « doux comme le miel »<sup>14</sup>. Étonnante durabilité de l'œuvre faite aussi bien pour traverser les époques que pour s'accomplir, le temps d'une vie, dans une chair mortelle<sup>15</sup>.

8 Ovidius Naso, *Metamorphosem libri XV*, extrait du livre X, 247-266, texte établi et traduit par G. Lafaye, *Les Métamorphoses*, Les Belles Lettres, Paris 1955, t. II, pp. 130-31, cité après C. Ossola, « Susciter du vivant. Le roman icône », *Littératures modernes de l'Europe néolatine*, cit., p. 820.

9 *Genèse* XI, 3-9.

10 *Exode*, 32, 15-19.

11 *Proverbes*, 7, 3.

12 *Jean*, 1, 14.

13 *Jean*, 6, 51.

14 *Apocalypse*, 10, 10.

15 Au XXe siècle, héritant de cette tradition biblique et méditant sur le mystère pascal,

Avec une intensité forte, l'époque actuelle revisite le débat et semble trouver dans l'œuvre périssable, un air de ressemblance. Nombre d'artistes montrent une fascination pour la création éphémère qui intègre, dans le processus créatif, le travail de la mort dans la matière, de sorte que devant et malgré elle, s'accomplit une œuvre positive. Elle assume la contradiction d'aspirer à réaliser quelque chose de marquant au sein même d'un support essentiellement fugace, dans un monde lui-même hébété par le compte à rebours. Un paradoxe dont la fécondité, la nécessité, est tenace, étonnante.

Étudier l'éphémère dans l'art contemporain appelle une approche douce. Sans chercher à percer le mystère des œuvres, à en graver le sens, on ne peut, essentiellement, que les fréquenter. Le postulat de départ implique que toute œuvre d'art renferme, dans sa réification, une pensée du temps à découvrir. L'œuvre d'art apparaît comme un petit monde, dense, local, presque miraculeux, une mise en espace qui en dit long sur son caractère plus ou moins durable, cette aspiration actuelle, protestataire face à la temporalité du tout consommable. À l'inverse de l'art fait pour durer, l'art éphémère fait figure de résistante, revendique sa finitude, signe du caractère tragique et vulnérable de l'expérience humaine. Dans ce contexte, et dans des œuvres qui mettent en forme, la notion de durée, les artistes questionnent le sens d'exister, dans la double acceptation que leur accorde l'anthropologie, ainsi formulée par Laurent Denizeau :

En effet, l'élaboration de sens est trop vite réduite à l'acte de signifier. Or, ce qui distingue le sens de la simple signification, c'est justement la dynamique existentielle qu'il initie en polarisant l'acte de vivre. Le sens ne peut se comprendre, à la différence de la signification, indépendamment de ce faire sens qui indique moins un désir de savoir que celui d'une orientation impulsant dans l'existence une ligne de devenir. L'ordre du sens ouvre à une directionnalité.<sup>16</sup>

Il ne s'agit donc pas d'arrêter de manière définitive, le propos de chaque œuvre comme une voie à circulation (ou à sens) unique, mais d'explorer la dynamique que chacune impulse, comme une invitation au mouvement.

---

Hans Urs von Balthasar élargira les contours de l'art à cette œuvre qu'est chaque vie, avec ce paradoxe irrévocable que tout l'art consiste à inscrire du définitif (son sens absolu) sur un matériau éphémère, le corps, dans une union essentielle. H. U. von Balthasar, *La Vie surgie de la mort : Méditations sur le mystère pascal*, Artège Editions, Perpignan 2005.

16 L. Denizeau, *Note d'inspiration pour la Mission culture de l'UCLY*, diffusion interne, Lyon 2022. Cf. Jim Denevan, *Sand drawing, Arte Povera*, Côte de la Californie, vers 2000.

Les artistes contemporains revisitent, dans leur rapport au temps, l'expérience de liminalité décrite par Hannah Arendt dans *La Condition de l'homme moderne*. À rebours d'une conception de l'art qui serait ordonnée à une quête d'éternité, la proximité avec les œuvres conduit selon elle, inéluctablement, à une expérience intérieure du terme et du nécessaire effacement. La fragilité qui caractérise toute œuvre comme une obsolescence nécessaire, montre « la distance qui sépare le foyer originel de la pensée, dans le cœur ou le cerveau de l'homme (artiste), et la matérielle destinée de l'œuvre dans le monde (...) »<sup>17</sup> Elle renvoie une condition particulière de l'art qui, selon la forme, compose forcément, mais plus ou moins vite, avec l'inévitable disparition de l'œuvre. Qu'il s'agisse de musique, d'écriture, de modelage ou de peinture, lorsque la pensée prend corps, le travail va au-delà de la transformation de la matière. Avec l'acte créateur se produit un changement de paradigme, « une métamorphose [qui] renverse le cours de la nature », comme une fulgurance : « Quand la pensée se matérialise en œuvre, voilà que de la poussière même jaillissent des flammes d'une intensité passionnée, mais pour un temps seulement. » Parfois, l'œuvre ainsi créée pourra durer un peu. Les œuvres immatérielles, donc inusables, ont les moyens de cette durabilité : « Dans la musique et la poésie, puisqu'elles ont pour matériau les sons et les mots, la réification est réduite au minimum »<sup>18</sup>. Elles ne sauraient pour autant perdurer : en l'absence de public, toute œuvre immatérielle, fût-elle poétique ou symphonique, s'éteint, signant sa sortie du temps. Cela n'est pas également vrai en peinture, en sculpture ou en architecture, où la longévité de l'œuvre dépend aussi de la matière qui la compose. Mais le poème et le chant étant moins des *objets* que les autres formes d'art, elles ne sauraient malgré tout exister sans que batte la mesure. Toute œuvre porte en soi le programme d'une disparition plus ou moins lente, et interroge tant notre capacité à la voir et la reconnaître, que la vulnérabilité de celui qui la reçoit.

Héritiers de cette conception, les artistes de l'éphémère composent avec un sens aigu de la finitude, longuement. Dans le même temps, dans ce monde désormais marqué par la vitesse et l'instantanéité de la communication digitale, ils puisent dans cette accélération, et en jouent. Non sans un certain classicisme, en un sens. Pour les artistes eux-mêmes, le souci de durer, de marquer, reste un réflexe prégnant, et vivre de son art implique comme toujours de résister aux modes. L'enjeu de paraître dans le monde, d'exister dans la

---

17 H. Arendt, *Condition de l'Homme moderne*, tr. fr. G. Fradier, Agora, Paris 1983, pp. 222-227.

18 *Ibidem*.

sphère publique où nichent les spectateurs et les critiques, n'a jamais été aussi vif que dans le flux incessant des actualités publiées sur Facebook, Instagram, Snapchat ou Flickr... avec le danger, pour l'artiste, de ne laisser qu'une brève impression. Si l'expérience de l'effacement a pu devenir, dans la ville bruyante et dans le silence des musées, un sujet particulièrement prisé, le mouvement éphémère signe un retournement. Le risque de disparaître émerge comme un moteur de la création urbaine, dans des œuvres contemporaines qui, par réaction, mettent en scène leur effacement. Au contact des passants, d'un réchauffement, d'une averse, la ville use l'œuvre et la transforme, la recrée jusqu'à sa disparition. En 2022, l'artiste urbain Christian Guémy, alias C215, fera même de ce courant un projet personnel, celui de quitter la scène artistique comme ses propres œuvres avant lui, dans une forme conçue comme un *Art de s'effacer* soi-même :

La plupart des artistes font un jour apparition dans la sphère publique avec une première idée, être vu, en français, percer (du registre de la perforation : laisser une marque visible sur la surface du temps). Nombreux sont pourtant qui disparaissent aussitôt, incapables de renouveler l'incompréhensible exploit. Il n'est pas permis à tous de nager avec fluidité dans le tumulte de la vie. En art, durer n'est pas la règle universelle et nombreux sont les artistes qui n'auront eu au total qu'une seule idée, un seul succès. (...) Ceux-là pourront passer leurs jours à comprendre ce qui a marché à cette période précise pour le ressusciter, dans une recherche du temps perdu. D'autres, plus habiles, reproduiront le tour de force qui les a conduits au succès d'un jour, et sauront s'imiter eux-mêmes en faisant onduler, varier, leur œuvre. De nombreux artistes qui ont tant œuvré pour s'introduire dans ce que l'on appelle 'la scène artistique' peinent à trouver une manière habile et digne de quitter la scène, comme on dit si bien dans la sphère musicale. Mener une carrière artistique est un pari sur la durée. (...) Il semble que la période actuelle ne me correspond plus. (...) Tous voulaient être reconnus, j'ai voulu m'effacer.<sup>19</sup>

Sur le plan culturel, la manière des artistes d'habiter le monde s'est également déplacée, comme en témoigne l'avènement du *Landart*, l'essor de la performance, des installations, des différentes formes de Street art, œuvres fragiles par essence et promptes à disparaître. L'expérience de l'instant est devenue si centrale, tant dans l'espace des arts que dans l'espace intime, qu'elle tend à devenir une forme de philosophie populaire : pensées de la présence à

---

19 C. Guémy, *L'Art de s'effacer*, Pyramyd Editions, Paris 2022, pp. 26-27, 30. Cf. C215, *Poste. Vitry-sur-Seine*, 2009.

soi, de la pleine conscience, du *mindfulness*... L'attention au face-à-face du moi avec *chronos* oriente la création contemporaine, tous azimuts, tant dans les pratiques artistiques que dans la sphère amateur. Sur les réseaux sociaux, la plus large plateforme de diffusion artistique et populaire, l'autoportrait saisi dans l'instant prolifère comme la grande tendance photographique partagée :

Ces portraits mis en scène comme des miroirs asymétriques sont un jeu prismatique qui font du moi, une œuvre d'art, un reflet de surface . (...) En y regardant de près, ils s'attachent toujours à l'expérience de ce qui passe, s'efface, s'évanouit. On y publie ses moments de vie, des choses fugaces, c'est-à-dire soi devant des couchers de soleil, des panoramas passagers, des plats que l'on va consommer, de l'art urbain que l'on ne verra probablement plus. Des printemps qui disparaissent, des instants de vie qui ne reviendront jamais. Au fond, on assume de ne s'attacher vraiment aux choses qu'à la mesure de leur disparition, qu'il s'agisse des espèces animales ou des œuvres éphémères, ou de soi-même. Au revers de la médaille, chacun sait que le combat du selfie est perdu d'avance, car rien ne contrevient à la dissipation, la disparition de soi.<sup>20</sup>

Dans la rue, les formes artistiques revendiquent ouvertement leur pacte avec la disparition, devenue inspiration. Des formes dérivées du graffiti font entrer la fuite du temps entre dans le geste créatif. L'idéal classique de donner à voir l'invisible par la figuration, ou de dérober à la perception des choses visibles, en est une tenace déclinaison. C'est ainsi qu'Ernest Pignon Ernest, le sculpteur argentin Jorge Iglesias ou encore Keith Haring, et tant d'autres, tiennent à ce que leurs œuvres aient partie liée avec l'éphémère et le fragile : « Chacun passant devant l'une d'elles peut, avec peu de moyens, la mutiler, l'effacer, l'abolir, la faire disparaître. La rue étant le lieu de tous les changements, de toutes les modes, de toutes les animations, elle insuffle une âme qui transforme l'œuvre et la fait vivre. Dans le *street art*, la rue est elle-même, et à la fois, l'œuvre et l'artiste »<sup>21</sup>. Dans sa biographie artistique, *L'art de s'effacer*, Guémy dit même ressentir une immense satisfaction à ce que ses œuvres de rue ne soient pas pérennes : « En peignant dans les rues, nous souhaitons créer des œuvres vivantes, des œuvres qui naissent, se transforment, puis meurent.

---

20 Ivi, pp. 28 ss. Cf. Henri Walliser, Muriel, *Selfshot. Me, I and my selfie*, 2019, Graphite et aquarelle sur papier, <https://www.rue89strasbourg.com/tire-moi-portrait-art-contemporain-selfie-narcissisme-sechoir-mulhouse-150809>

21 Ivi, p. 39.

Tout l'inverse d'une œuvre de collection, de musée. (...) Nous voulions des œuvres mortelles. Des œuvres dont nous accepterions qu'elles disparaissent, qu'elles s'éventent et ce faisant, nous émeuvent. »<sup>22</sup> S'effacer, mais sans idée d'anéantissement : « disparaître à ma façon, confie C215, sans résistance ni regret, pour être davantage disponible pour ceux que j'aime »<sup>23</sup>.

Formons ensemble le vœu que les propos de cette Journée sur l'art aient la simplicité d'une conversation de table, d'un bavardage éphémère, pour se donner des nouvelles de l'art, de la manière dont on l'approche, dont on le voit maintenant. Chérissons le côté imprévisible et inédit d'articles qui s'échangent entre des chercheurs qui, sans tellement se connaître, poursuivent une même quête, analysent des œuvres jamais si bien apprivoisées et pourtant encore inconquises, et dont la complétude de sens recule à mesure qu'on l'approche, dans le doute de les atteindre un jour. Devant chacune de nos questions, l'illusion d'enfin trouver le sens et de le fixer l'œuvre, disparaîtra et s'effacera. Serait-ce que nous en devenons plus sages qu'avant? Que nos échanges permettent de faire le point sur certaines choses qui se défilent à la prise, s'ingénient à nous échapper, sans cesser d'habiter en permanence nos pensées. Comme des bonheurs simples qui partiront, mais ne s'oublieront pas.

---

22 *Ibidem.*

23 *Ibidem.*